

ANNIE LEMIEUX-GAUDRAULT

La Peur du Loup

TOME 1
SARA



ANNIE LEMIEUX-GAUDRAULT

La Peur du Loup



Les jeans, emblèmes du mal

Samedi 23 avril 2011

15 h 27

Deux hommes travaillent près de la corniche. Un troisième va les rejoindre en marchant lentement. Je ne distingue pas très bien ce qu'ils font. Les ouvriers gesticulent et se déplacent sur le toit plat d'un grand édifice du centre-ville de Montréal, visible de l'immeuble à bureaux de mon cabinet. Les travailleurs ne semblent pas incommodés par le vide qui se trouve à quelques centimètres seulement de leurs pieds. Je me demande s'ils portent des harnais; sinon ce n'est pas très sécuritaire tout ça. Les réparations qu'ils effectuent doivent être urgentes. Ils seront certainement payés « temps double », en ce samedi d'un long week-end. Ils ne semblent pas très pressés, ils arrêtent souvent leurs manœuvres pour discuter. Je réalise soudain que je ne suis pas du tout concentrée sur mon travail. Je regarde mon ordinateur. J'en suis à la page 63.

C'est à mourir d'ennui. Un bateau vert navigue sous le pont Jacques-Cartier, laissant des sillons blancs sur le Saint-Laurent. Je regarde l'écran de mon

cellulaire. Pas d'appel, pas de message. Je tourne les pages de l'interrogatoire avant défense de M. Michel Dupuis, ingénieur de sol. Au total, 147 pages. Il me reste encore 84 pages à résumer. Je prends ma calculatrice. Environ 17 pages à l'heure ; il me reste donc près de cinq heures à travailler. Je préférerais être avec ces trois hommes sur le toit. *Le calfeutrage des solins est fissuré, il faut l'étanchéifier. Voilà, c'est réparé. Maintenant, messieurs, enlevez vos chemises et n'oubliez pas que vous êtes payés le double...*

Si je ne me remets pas au travail immédiatement, je ne sortirai jamais d'ici. La dernière chose que je souhaite est de passer tout mon samedi soir seule devant mon écran d'ordinateur. Pourtant, je suis incapable de détourner mon regard de la fenêtre. Quelle vue incroyable ! C'est vraiment ce que je préfère de mon bureau, de tout mon cabinet de cent quarante-trois avocats. C'est la seule chose que j'ai obtenue sans discrimination. En effet, depuis qu'un groupe d'associés a décidé de partir pour un cabinet concurrent, tous les jeunes avocats se sont fait offrir des bureaux avec de magnifiques vues. Il en reste encore à combler, mais pas question de les proposer aux techniciennes, même temporairement. Il ne faut absolument pas créer de précédent. Elles sont donc toutes entassées dans des espaces à cloisons sans fenêtres, alors qu'il y a une demi-douzaine de bureaux orphelins dont personne ne peut apprécier la vue.

La circulation est fluide sur le pont Jacques-Cartier. Je dois absolument régler mon problème de concentration. J'ai envie d'une cigarette. Je n'ai pas le temps de descendre de ma tour, si je veux quitter à une heure décente. J'opte pour un café. Je me dirige vers la cuisine. Je n'entends que mes pas feutrés sur le tapis bleu foncé. Je dois être la seule au cabinet aujourd'hui. Les corridors déserts et la succession de bureaux inhabités me font sentir comme une intruse. J'ai envie de briser le silence et le sérieux de l'atmosphère en faisant

quelque chose de vraiment déplacé ou de tout simplement stupide. Je m'imagine faire la roue toute nue entre les dossiers de litige civil ou aller fouiller dans les filières confidentielles des associés.

Je m'apitoie sur mon pauvre sort en regardant mon verre de carton se remplir sur le porte-gobelet de la machine à café. En retournant vers mon bureau, je lutte contre un puissant sentiment de découragement. Résumer des interrogatoires : quel horrible mandat ! Alors que j'ai quatre ans de Barreau (ce qui signifie que je pratique depuis quatre ans), il s'agit d'un travail habituellement réservé aux étudiants ou aux stagiaires. Rien pour faire avancer ma carrière. C'est même quasi humiliant. J'imagine les autres avocats du cabinet en train de s'amuser à des activités en plein air en ce beau week-end de Pâques. Je me rassois devant mon ordinateur.

Ils sont maintenant quatre hommes sur le toit. Ils sont loin de se douter que je les observe avec autant d'attention. J'ai l'impression de regarder un documentaire : *L'homme moderne a réussi de grands exploits avec la construction d'immenses édifices à bureaux. Il est devenu maître dans l'art de modifier son environnement. En revanche, un dernier ennemi le menace : l'infiltration d'eau lors des congés fériés.* Je lis la première ligne de la page 64 de l'interrogatoire. Je soupire. Je mets une main sur la vitre froide de ma fenêtre, faisant ainsi disparaître les quatre hommes. Je sens la solitude m'envahir. *Courage, Sara !* Je me console en me disant que je pars le week-end prochain à New York avec Philippe. Nous allons passer quatre jours dans cette splendide ville à l'occasion de l'ouverture d'un restaurant dont il a rénové les locaux. C'est le premier contrat de sa compagnie à l'étranger, et j'ai bien cru qu'il allait en mourir d'angoisse. Je suis si heureuse pour lui. Il était sous une pression immense, mais grâce à ce succès il vient d'affermir la notoriété et la force de son entreprise. Bon, aujourd'hui, je planche

sur mes résumés, et demain je vais magasiner un complet et une robe de soirée avec Philippe pour la grande ouverture du restaurant *NY-Love*.

Dimanche 24 avril 2011

15 h 26

Je marche rapidement devant lui. Je sens mes larmes couler sur mes joues. Je suis honteuse, je déteste pleurer en public, dans la rue. J'attire le regard sympathique d'une passante. Elle pense peut-être la même chose que moi, qu'elle a horreur de pleurer en public. Elle adresse un regard accusateur à Philippe. Elle n'a pas tort. Je pleure à cause de lui et non en raison d'un grand drame comme l'annonce d'un décès ou quelque chose d'aussi terrible qui rendrait plus respectable le fait de pleurer en public.

Je sens qu'il se rapproche de moi. Je lui envoie un regard oblique chargé de tristesse. Je vois bien qu'il voudrait me parler, mais c'est impossible pour l'instant. Je ne veux pas prendre le risque de transformer mes larmes encore discrètes en chutes d'Iguazú. De toute façon, je ne sais pas quoi lui dire. Je ne sais même plus ce qui me fait autant de peine ; les images et les pensées se bousculent dans ma tête. Je me sens profondément humiliée. Et je ne me sens pas aimée, pas en équipe avec lui. Mais peut-être que ma réaction est un peu exagérée. Je me demande ce qu'Élise me conseillerait. Je sais que Marie, elle, grimperait aux rideaux. Alors que j'invente pour moi-même des conversations imaginaires avec mes amies, Philippe me touche l'épaule.

— Je suis désolé, Sara, je ne savais pas que c'était si important pour toi, me dit-il timidement.

Je le regarde avec des yeux meurtriers. Je hurle dans ma tête tout en m'enfermant dans un profond mutisme. Nous arrivons à la voiture.

Nous ne nous parlons pas de tout le trajet qui nous mène à notre condo. À son condo.

Samedi 30 avril 2011

20 h 45

Malgré mes conversations imaginaires avec elles, je n'ai pas encore trouvé le courage de raconter ma mésaventure à mes amies. Je n'ai pas envie de mettre à nu, encore une fois, la fragilité de ma relation avec Philippe. Si j'en parle, je n'aurai d'autre choix que d'en arriver au constat qui s'impose de plus en plus : l'échec.

— Sara ! Tu n'es pas supposée aller à New York avec Philippe ? me demande Marie avec excitation. Tu dois avoir hâte !

— Je n'y vais plus, finalement...

— Comment ça ? Ce n'est pas bientôt l'ouverture du restaurant que Philippe a rénové ?

— Oui, mais il a changé ses plans à la dernière minute. Il a préféré faire une sortie avec les *boys*. Il a invité Marc, Ludo et Rémi à ma place... Ils sont là-bas présentement.

Le visage de Marie change radicalement alors qu'elle remplit nos verres. Élise dépose sa fourchette dans son assiette et me regarde, troublée.

— Justement, ils ne reviennent pas d'un voyage de surf entre gars ? me demande Élise.

— Oui, mais ils n'étaient jamais allés ensemble à New York, réponds-je avec amertume.

— Attends une minute, coupe Marie. Lorsqu'il t'a annoncé qu'il prenait vos deux semaines de vacances pour aller surfer, il ne t'a pas promis qu'il se rachèterait en t'emmenant avec lui pour l'ouverture du restaurant ?

J'avale une grande gorgée de vin en guise de réponse.

— Nooon ! s'insurge Élise. Il récidive ? Déjà qu'il t'a gâché tes deux semaines de vacances parce qu'il préférerait aller faire du surf avec ses chums. Il savait très bien qu'il était trop tard pour que tu changes tes dates de congé pour venir avec nous sur la Côte d'Azur !

— Je sais ! Et j'ai dû prendre mes deux semaines de vacances en mars, seule à Montréal !!! C'est comme s'il avait déjà oublié ! Ce n'est même pas ça le pire. Vous savez, je suis vraiment fière de Philippe. Je sais qu'il a travaillé fort sur ce projet. J'avais vraiment envie de partager ce moment avec lui. Je me suis sentie rejetée. En plus, il a décidé de m'annoncer la nouvelle alors que je magasinais une robe de soirée avec lui spécialement pour l'ouverture. J'étais vraiment de bonne humeur – et même un peu trop excitée – à essayer de belles robes, jusqu'à ce qu'il m'informe que je ne faisais plus partie de ses plans. Je me suis sentie comme une vraie conne, devant les miroirs de la boutique, avec sur le dos une robe trop chère pour laquelle je n'avais plus d'occasion.

— C'est super..., dit ironiquement Élise.

— Je comprends comment tu as dû te sentir : il ne te considérerait pas comme une partenaire, ajoute Marie.

— C'est exactement ça ! Je pensais qu'on était une équipe ! Nous vivons ensemble depuis cinq ans. J'ai été à ses côtés à tous les mauvais moments. Je me suis tapé toutes ses insécurités et ses crises d'angoisse à 3 heures du matin, alors que je dois me lever à 5 h 45 pour aller au bureau. J'ai même dû conduire la mère de Philippe à l'enterrement de son grand-père, à Chicoutimi ! Il ne pouvait pas se libérer de son voyage de surf ! Cinq heures de voiture avec sa mère en larmes pour y aller, cinq heures de voiture seule pour en revenir !

— C'est quoi, son problème ? me demande Élise.

— Je ne sais pas. Je pense qu'il préférerait vivre son succès avec ses amis, sans sa blonde... Être la vedette et *flasher* avec son entourage...

— Et tu nous le dis seulement maintenant, réalise Marie.

— J'avais honte, dis-je timidement en posant mon front sur la table. En plus, j'ai acheté la maudite robe : 675 dollars pour rien.

Les filles me regardent d'un air interrogatif.

— J'ai flanché sous la pression ! Quand Philippe m'a annoncé la « bonne » nouvelle, je me suis décomposée. La vendeuse est venue me demander si tout allait bien avec la cent unième robe que j'essayais. J'avais vraiment envie de pleurer et pour sauver la face j'ai dit : « Je la prends ! » Au moins, elle est vraiment très belle. C'était ma préférée, mais j'hésitais à cause du prix. Je la mettrai pour faire l'épicerie...

— Tu pourras la porter à l'une de tes soirées de bureau, propose Élise pour m'encourager.

— Oh non, elle est vraiment trop sexy pour le bureau ; courte et tout ouverte dans le dos...

Marie se lève soudainement.

— Bon ! dit-elle d'un ton grave en levant son verre, je propose un *toast*. Premièrement, à l'incroyable insensibilité dont peuvent parfois faire preuve les hommes. Deuxièmement, nous allons trouver une occasion pour que tu puisses la porter, ta magnifique robe. Je m'y mets personnellement. Et troisièmement, j'insiste fortement sur le fait qu'il ne faut jamais avoir honte de parler à ses amies.

Je pouffe de rire et lève mon verre. Élise profite du fait que Marie s'est éloignée de son assiette pour lui voler sa dernière crevette tempura. Nous en avons deux chacune, pas plus, en raison de leur teneur calorique élevée. Élise la mange bruyamment. Marie feint une immense indignation et attrape, en guise d'arme, deux baguettes de bois qui gisaient au milieu du grand plat de sushis.

Marie est la personne la plus talentueuse que je connaisse. Elle excelle dans tout ce qui touche de près ou de loin le domaine artistique. Elle chante, elle joue

de quatre instruments de musique, elle peint, elle écrit et elle danse. Elle est surtout une comédienne absolument fabuleuse capable d'émouvoir le plus bourru et cynique des spectateurs. Elle réussit à bien vivre de son art, mais n'a pas encore décroché de premier rôle au cinéma, son objectif ultime. Marie est probablement la plus belle fille de Montréal. Nombreux sont les cœurs qui se sont brisés sur son sourire à 1 000 dollars. Surtout qu'elle aime y mordre à pleines dents. Puisque son corps est l'un de ses outils de travail, elle maintient une discipline de fer. Elle n'aurait jamais mangé sa seconde crevette tempura, chose qu'Élise savait très bien. En revanche, elle compense en ayant un très grand appétit pour les hommes, appétit qui n'est dépassé que par sa passion pour les arts.

Élise, elle, est ingénieure en aéronautique. Elle travaille au sein d'une équipe de design d'intérieur d'avions et de jets privés. Elle a un esprit pratique sans faille. Elle ne se perd jamais dans une ville étrangère et est capable d'évaluer à l'œil les distances, les hauteurs et même les volumes avec une précision déconcertante. Elle a deux grandes passions : les marathons et le *shopping*. D'ailleurs, elle excelle dans ces deux disciplines. Elle a terminé le dernier marathon de Montréal en trois heures seize minutes et dix-sept secondes. Ses souliers, son sac à main et ses bijoux sont en tout temps assortis. Élise est un paradoxe ambulant. Sa manucure et sa pédicure sont toujours impeccables, pourtant elle s'obstine à pratiquer et aimer le camping sauvage. Elle est de loin la plus aventureuse de nous trois. On pourrait difficilement imaginer que derrière cette magnifique femme de carrière à l'allure déterminée se cache une petite sportive au cœur trop tendre.

Je regarde avec amusement mes amies combattre avec leurs ustensiles. Je les trouve tellement belles. Quel fantastique privilège que de les avoir à mes côtés depuis autant d'années !

Jeudi 27 septembre 2001
13 h 53

J'observe avec attention le graffiti gravé dans le bois du bureau défraîchi et couvert de taches de colle. J'ai de la difficulté à le déchiffrer. « Fuck le marketing », je crois. Tout en passant un doigt sur les lettres texturées, je me demande si les graffitis ne pourraient pas être considérés comme une forme de marketing. Laissant de côté mon grand questionnement existentiel, je lève les yeux. Isabelle Duval, notre professeure d'art, en est encore à sermonner le groupe sur le sérieux de sa matière. Elle passe au moins trente minutes par cours à s'attarder sur ce sujet. Puisqu'il s'agit d'un cours optionnel, elle est persuadée que nous avons choisi cette discipline pour nous la couler douce. Dans mon cas, c'est tout à fait faux. J'ai choisi ce cours uniquement en raison de mon intérêt pour l'art. Je me suis inscrite au cégep en sciences humaines sans mathématiques avec profil juridique dans l'optique d'entrer à la faculté de droit. J'anticipe aisément que ma carrière future sera dénudée de tout aspect artistique et je voulais en profiter. Je regrette amèrement ma décision.

Non seulement ce cours est d'une incroyable platitude, mais la professeure nous demande des travaux d'une complexité démesurée, considérant qu'il s'agit d'un cours d'introduction. Isabelle Duval monte le ton. C'est une femme dans la mi-quarantaine, grande et mince. Ses cheveux sans teinture toujours montés en chignon lui donnent une dizaine d'années de plus. Au début de sa carrière, elle avait un avenir prometteur. En effet, ses immenses structures en acier, qui étaient toujours accompagnées de jeux de lumière complexes, avaient été achetées par plusieurs grandes entreprises afin de garnir leur hall d'entrée. Mais vers le début des années 1990, ses œuvres, qu'elle n'avait pas su renouveler, furent rapidement boudées. Par dépit, et non par amour pour l'enseignement, elle s'est

trouvé un emploi comme professeure d'art dans un cégep.

Je l'entends maintenant se plaindre que nous n'avons pas mis l'effort nécessaire pour exécuter le dernier travail qu'elle nous a demandé. Elle se dirige vers l'étagère où sont rangées nos « œuvres » et saisit l'une d'elles. NOOON!!! Horreur! Elle prend MON travail en exemple de ce qu'il ne faut pas faire. Honte à moi! C'est la première fois que je me trouve dans cette situation, ayant toujours été une élève modèle. Cela ne fait qu'un mois que je suis au cégep et je songe déjà à décrocher.

— Qui est l'auteur de cette malheureuse pièce? demande-t-elle en lisant à haute voix le nom inscrit sur un bout de papier autocollant. Madame Sara Clermont, votre structure est toute croche. Est-ce par manque de temps ou par manque d'intérêt?

J'ai la désagréable sensation d'être assise nue sur ma chaise en bois rêche. Je me racle la gorge tout en me disant qu'il est encore temps d'annuler mon inscription et d'aller refaire ma vie sur un autre continent.

— J'ai quand même passé tout le week-end là-dessus.

— Mon Dieu, on ne dirait pas! raille Isabelle Duval.

— C'est que, vous voyez, j'ai fait exprès de lui donner une structure croche. Je voulais ainsi évoquer un déséquilibre... faire un contraste entre la solidité du bois et la fragilité de tout ce qui peut-être construit par l'être humain.

— Un déséquilibre... Je ne vous suis pas.

Je me sentais tellement créative, avec mon beau concept de « déséquilibre », lorsque je travaillais chez moi. Plus je tente de le défendre, moins j'y crois et plus je me sens ridicule. L'attitude complètement fermée d'Isabelle Duval ne fait qu'augmenter mon malaise. J'ai envie de lui dire: « Allez, reconnaissez au moins

l'effort d'une certaine démarche artistique. » Non, Isabelle Duval prend un plaisir évident à me voir patiner. Je prends une grande inspiration en essayant de me convaincre sans trop de succès que le ridicule ne tue pas :

— Oui, vous savez, madame Duval, malgré toutes les avancées technologiques, le développement du savoir-faire... un petit rien et... tout devient chaos ?

— Pour ce qui est du chaos, il ressort facilement de votre travail, ironise-t-elle.

Une étudiante lève la main et prend la parole sans attendre qu'on la lui donne.

— Moi, je la trouve intéressante, cette pièce, je trouve qu'elle a du *punch* ! lance avec assurance Élise Dubé, étudiante en chimie et physique avec profil mathématique.

— Je suis d'accord, ajoute Marie Lachance, une étudiante en lettres et communication avec profil théâtre. La structure asymétrique donne un côté surréaliste au travail. C'est très original.

Si je le pouvais, je me lèverais pour aller serrer dans mes bras ces deux étudiantes qui se sont si gentiment portées à mon secours. Isabelle Duval est visiblement ébranlée par leurs remarques. Elle ne s'attendait pas à de telles interventions. De surcroît, Marie est son étudiante préférée. Grâce à son indéniable talent, Marie a su conquérir son cœur de pierre en quelques heures de cours seulement.

— Madame Clermont, au moins, votre travail a le mérite d'attiser les passions de vos amies. Venez me voir lors de l'atelier libre, je vous indiquerai les corrections à y apporter. On fait une pause de dix minutes. Pour les retardataires, ne prenez pas la peine d'ouvrir la porte, vous ne serez pas les bienvenus.

Malgré ce que pense Isabelle Duval, Marie et Élise ne sont pas mes amies, je ne leur ai même jamais adressé la parole. Nous ne nous connaissons tout simplement pas. Nous sommes inscrites dans des

programmes différents et ne nous croisons qu'une fois par semaine, dans ce cours. Par contre, j'ai la ferme intention de changer cette situation.

Vendredi 22 avril 2011

16 h 12

Me Claude Lambert me scrute de la tête aux pieds d'un air désapprouvateur. Je suis debout dans l'embrasure de la porte de son bureau. Au lieu de me faire signe d'entrer, il secoue la tête. J'ai de la difficulté à camoufler mon irritation. Je porte des jeans et, à voir le regard qu'il m'envoie, il semble qu'il s'agisse de l'emblème du mal et de la perdition.

— Nous sommes vendredi, c'est *casual* aujourd'hui, lui dis-je à titre d'explication.

Il le sait très bien puisqu'il tente chaque année de mettre fin aux tenues décontractées du vendredi. Ce jour-là, tout membre du personnel peut troquer ses habits « propres » contre des jeans. En revanche, pour nous faire pardonner cet écart de conduite, nous devons faire un don à une œuvre de charité. Ainsi, j'ai dû donner 10 dollars pour avoir le droit de porter mes pauvres jeans. Il s'agit d'une coutume sympathique et très populaire auprès de ceux et celles qui travaillent dans des domaines où l'on doit respecter un code vestimentaire strict. Mais Me Lambert appartient à l'ancienne génération d'avocats : il serait certainement plus acceptable pour lui de voir un avocat junior faire partie de la jeunesse hitlérienne que de porter des jeans au travail.

— Me Lambert, vous vouliez me voir, lui dis-je afin de faire avancer les choses.

Me Lambert ne m'a toujours pas invitée à l'appeler par son prénom ni à cesser de le vouvoyer, alors que la très grande majorité des autres associés l'ont fait dès la première journée de mon stage. Toutefois, je pense

que c'est mieux ainsi. En effet, aucune jeune avocate ne veut avoir trop d'intimité avec lui.

— Sara, tu sais, c'est très important pour une avocate, particulièrement pour une avocate qui pratique en litige, d'être vêtue convenablement.

— J'ai un tailleur dans mon bureau, au cas où je devrais aller à la cour inopinément, lui dis-je sur un ton neutre.

En quatre ans dans ce bureau, je n'ai jamais été envoyée à la cour par Me Lambert. Il ne donne cette tâche qu'aux avocats mâles. Heureusement, j'ai d'autres fournisseurs de mandats qui ne partagent pas cette pratique. Pour sa part, Me Lambert est un véritable dinosaure qui nourrit une vision du milieu du travail digne des années 1950. Toutes les avocates avec qui il travaille pourraient être mannequins et ont moins de trente ans. À nous, les filles, il ne confie que des mandats nécessitant un degré minimal de responsabilités. Je suis persuadée que j'aurais pu entraîner un singe pour exécuter la plupart des tâches qu'il m'a confiées. Il nous utilise surtout pour nous exhiber devant ses clients lors de cocktails ou de dîners-conférences. Je dis bien « exhiber », car il ne nous invite que très rarement à des rencontres avec les clients pour discuter de dossiers, à moins que nous ayons à lui apporter des documents manquants.

C'est un homme qui a commencé sa carrière alors que les concepts de harcèlement et de discrimination sexuels au travail n'existaient pas. Depuis, il n'a toujours pas compris que certaines remarques et certains gestes sont totalement déplacés dans un milieu de travail. Lors des rencontres mensuelles des jeunes barreaux de mon cabinet, nous nous amusons à le citer. Pour ma part, j'ai déjà eu le plaisir de partager cette succulente citation : « Sara, les femmes ne devraient porter à la cour que des strings, c'est déconcentrant de voir les marques de leur culotte sous leur tailleur. Mais toi, tu n'as pas ce problème. »

Lors d'un cocktail du bureau, alors que j'étais stagiaire, il m'a expliqué que les femmes qui veulent avoir des enfants ne devraient pas travailler pour le cabinet. Un autre associé qui avait suivi la conversation est venu me voir, après coup. Il m'a alors dit de ne pas m'inquiéter, que tous les bureaux d'avocats avaient leur « Me Lambert ». Le gros problème, c'est que *notre* Me Lambert contrôle une partie importante des clients du bureau et possède un grand pouvoir décisionnel.

— Peu importe, coupe-t-il, j'aimerais que tu résumes des interrogatoires dans le dossier *Édifice Nord*.

Évidemment, résumer des interrogatoires.

— C'est un dossier trop important pour que je confie ce mandat à un stagiaire, me dit-il avant même que j'aie le temps de rouspéter. En plus, tu as de l'expérience dans les dossiers de construction, tu ne devrais pas avoir trop de difficultés avec les termes techniques.

Je le regarde sans émotion alors qu'il tente maladroitement d'utiliser la flatterie afin de mieux faire passer la pilule. Il se lève et se dirige vers plusieurs boîtes qui jonchent le sol. Me Lambert n'est pas très grand ; je le dépasse, avec mes talons hauts. Toutefois, il a conservé une bonne forme physique, considérant ses soixante-sept ans. Ses yeux perçants et son nez d'aigle lui donnent un air légèrement hautain. Son visage aux traits fins est encadré par une chevelure fournie très foncée, qui est de toute évidence teinte. Il prend grand soin de sa coiffure et ses cheveux sont toujours bien placés sur le côté. Je parierais tout mon argent qu'il possède un petit peigne noir, dans la poche intérieure de son veston, et qu'il s'en sert dès qu'il se trouve à l'abri des regards.

Il me désigne une boîte pleine de dossiers. Je comprends que je dois la soulever et la porter jusqu'à mon bureau sans aucune aide de sa part. Je sais pertinemment qu'il profitera de l'occasion pour me reluquer les fesses lorsque je me pencherai pour saisir la boîte.

Non, toujours pas de problème de petite culotte apparente. Je peste contre lui intérieurement en franchissant le seuil de la porte.

— Ah oui, Sara, les résumés devront être prêts pour mardi prochain, me lance-t-il le plus naturellement du monde.

Je le regarde avec ahurissement. Je ne trouve absolument rien à lui répondre tellement la situation me semble grotesque. Nous sommes vendredi en fin d'après-midi, à la veille du grand week-end de Pâques.

Dimanche 24 avril 2011

15 h 17

Je regarde Philippe dans la réflexion des grands miroirs de la salle d'essayage qui m'encadrent. Il est avachi sur le gros sofa blanc de la boutique comme un véritable pacha. Il joue avec la fermeture éclair de la housse protégeant le complet tout neuf qu'il vient de s'acheter dans la boutique pour hommes adjacente à celle-ci. Il chasse de son front une mèche rebelle de ses cheveux châtain et bouclés. Il lève ses yeux verts et me regarde. Il a des yeux de chat scintillants. Grâce à eux et à son sourire enjôleur, il peut obtenir facilement les faveurs des dames. Je lui demande ce qu'il pense de la robe en soie noire que je porte. Il hoche la tête en souriant.

— J'adore le dos... Très sexy ! me dit-il avec désinvolture.

La vendeuse s'approche de moi, les bras chargés de robes de soirée. Je n'ai peut-être pas été assez précise, mes seules indications étaient : ajustée et ouverte dans le dos.

— Je vous en ai apporté plusieurs autres. Avec votre silhouette, toutes nos robes vous vont comme un gant. Vous êtes chanceuse, et encore plus votre mari ! dit-elle en me décochant un clin d'œil.

La vendeuse suspend les robes sur le support métallique placé à côté de ma cabine d'essayage. Celle que je porte est parfaite. Elle est par contre plus chère que les autres, mais elle est si belle. Alors que je tourne sur moi-même devant le miroir et que je place mes cheveux en les remontant, Philippe me demande : « Pourquoi as-tu besoin de cette robe au juste ? »

Mardi 10 mai 2011
20 h 22

Mes lentilles cornéennes collent à mes paupières à chacun de leurs battements. Je suis épuisée. La lumière blanche des néons agresse mes yeux et me tient éveillée tel un café trop corsé. Rod Johnson écrit une phrase sur une grande toile blanche avec un feutre vert. Une odeur d'encre parvient jusqu'à mes narines. J'observe les autres étudiants du cours d'écriture anglaise avancée qu'offre l'Université McGill dans ses magnifiques locaux. Nous sommes tous silencieux et absorbés par les explications de Rod sur la conjugaison des verbes au *past perfect*. La moitié des étudiants sont d'origine étrangère. Les autres, tout comme moi, souhaitent améliorer la qualité de leur écriture dans la langue anglaise pour des fins professionnelles. Nous sommes d'ailleurs trois avocates inscrites à ce cours du soir. Malheureusement, j'avais bien mal évalué l'ampleur du travail additionnel qui allait s'ajouter à mes journées déjà très chargées. Chaque semaine, je dois suivre trois heures de cours et faire autant d'heures de travaux chez moi. J'en ai pour quinze semaines, tous les mardis de 19 à 22 heures. Ce matin, j'étais au bureau à 6 h 45 afin de me préparer pour la contestation d'une requête qui était présentée par la partie adverse à 9 heures, en salle 2.16 du palais de justice de Montréal.

La fatigue me donne mal partout. Elle est si lourde et si présente que je tente de l'apprivoiser comme un petit animal : « Allez, nous pourrions être amies, toi et moi, nous vivons une relation si intime. » Je suis tout de même relativement de bonne humeur, ce qui est attribuable au seul fait d'avoir gagné à la cour, ce matin.

— *Sara, do you want to try this one?*

Je suis assurément la chouchou du professeur, et ce n'est un secret pour personne. Dès le premier cours, il était évident que Rod m'appréciait beaucoup. Ensuite, je crois l'avoir complètement séduit avec mes récits du *killing monkey*. Chaque étudiant devait choisir une entreprise fictive en guise de prétexte pour la rédaction de documents corporatifs divers. Comme j'avais un besoin irrésistible de me distancer de tout ce qui touche la profession d'avocat et du domaine de la construction, mon choix s'est arrêté sur un cirque ambulant fictif, The Little Circus of Horrors Inc. Notre premier travail consistait à rédiger un mémo interne. Mon mémo avertissait le personnel cadre du Little Circus of Horrors Inc. de l'évasion de leur *killing monkey* et énumérait les dangers et mesures à adopter. J'appréhendais la réaction de Rod, après la remise de mon premier devoir. Je ne voulais pas qu'il pense que je ne prenais pas le cours au sérieux. Je me dois d'avoir de bonnes notes puisque c'est le bureau qui débourse les frais de scolarité. Mes inquiétudes n'étaient nullement fondées. Rod a été absolument ravi du choix de mon entreprise et du contenu humoristique de mon mémo. Il m'a confié que ça lui faisait du bien de lire des textes différents. Après tout, ça fait quinze ans qu'il enseigne ce cours. J'ai donc utilisé le thème de l'évasion du *killing monkey* pour la rédaction d'un communiqué de presse et je compte faire de même pour le plan de gestion de crise que nous devons remettre la semaine prochaine.

— *Had we not been asked?*

— *Very good, Sara!*

J'ai développé une grande affection envers Rod. C'est un homme qui approche les cinquante ans. Ses cheveux épais et frisés sont de la même teinte que le pull de laine de couleur rouille qu'il porte à tous les cours. À chacun de ses sourires, de nombreuses petites rides entourent ses yeux et lui creusent de jolies fossettes. Comme beaucoup d'hommes de son âge, il a le ventre rond et dur. Je le surnomme d'ailleurs mentalement Rod « l'ourson ». Je le trouve très attachant. Tout, chez lui, inspire la générosité et la gentillesse.

Mercredi 23 mars 2011

10 h 32

Je me concentre sur les paroles de la chanson populaire qui joue à la radio. Il s'agit d'une ballade insipide chantée par une jeune artiste finaliste d'une télé-réalité. Toutefois, mes efforts d'évasion sont inutiles, le bruit étouffé des sanglots de la mère de Philippe me ramène constamment à l'instant présent. Cela fera bientôt trois heures que Monique pleure en silence à côté de moi. Lorsque je suis allée la chercher à sa maison du chic quartier d'Outremont, elle m'a accueillie avec le sourire. Je lui ai demandé comment elle se sentait en lui donnant une grande accolade. Erreur fatale ! Mon geste empathique a eu raison de ses mécanismes de contrôle ; elle pleure depuis le moment où je l'ai prise dans mes bras. Après quarante-cinq minutes de route, j'avais épuisé tout mon répertoire de paroles réconfortantes. Je suis même étonnée d'avoir tenu aussi longtemps. J'ai bien essayé de lui changer les idées, mais en vain. Son père est décédé la veille, et seul le temps pourra apaiser sa douleur. Au début du trajet, elle s'excusait sans cesse pour sa déconfiture, ce qui a eu pour effet d'aggraver mon malaise. J'avais le sentiment désagréable

de violer son intimité, car je ne suis pas assez proche d'elle pour vivre un moment aussi personnel de sa vie. Le silence a fini par s'imposer entre nous, rendant l'atmosphère à l'intérieur de la voiture absolument insupportable.

Mercredi 23 mars 2011

11 h 40

Le trajet est tout simplement interminable. La mère de Philippe ne pleure plus, son visage est tourné vers la fenêtre du côté passager et ses yeux bouffis fixent le néant. Je regarde sans cesse le voyant lumineux indiquant l'heure. Chaque fois, je suis étonnée par la lenteur avec laquelle s'écoule le temps. Je n'aurais pas dû boire un café avant de partir, j'ai très envie d'aller aux toilettes. Mais il est hors de question d'arrêter et de prolonger ce calvaire même d'une minute. Nous devrions arriver à Chicoutimi dans une heure.

Mercredi 23 mars 2011

11 h 51

Je remets la clé des toilettes au préposé du dépanneur de la station d'essence. J'en profite pour m'acheter un paquet de cigarettes. Je n'ai pas osé fumer devant la mère de Philippe, mais j'ai bien l'intention de le faire lors du voyage de retour. Je regarde les bouteilles de vin de mauvaise qualité derrière le comptoir. J'ai bien envie d'en acheter une et de la placer entre mes jambes pour la boire en conduisant. Je quitte le dépanneur – sans bouteille de vin – et me dirige vers la voiture.

J'aperçois Monique à travers la fenêtre. Elle s'est remise à pleurer et, cette fois, à gros sanglots. Je serre les poings et regarde vers le ciel. Des images de

Philippe s'amusant avec ses amis sur les magnifiques plages du Costa Rica se bousculent dans ma tête. Je vais lui faire la peau.

Mercredi 23 mars 2011

13 h 38

Je roule à vive allure vers Montréal, les fenêtres grandes ouvertes malgré la température froide. Mes cheveux tourbillonnent et s'enroulent autour de mon cou. J'écoute du *punk-rock* à tue-tête. J'enchaîne les cigarettes. J'ai une barquette de croquettes de poulet accompagnées de frites sur le siège passager et un cola dans le porte-gobelet. Je n'ai pas l'habitude de manger aussi mal, mais depuis que j'ai déposé la mère de Philippe chez sa sœur, à Chicoutimi, je me sens festive.

Évidemment, je n'ai trouvé sur la route que du fast-food comme repas pour emporter. Il faut dire que l'ambiance dans la voiture s'est grandement améliorée avec le départ de ma belle-mère. En montant les trois marches du perron chez sa sœur, Monique s'est sentie mal et s'est assise dans l'escalier. Elle m'a pris par le bras et m'a confié dans un élan de panique qu'elle ne se croyait pas assez forte pour assister aux obsèques de son père. Elle s'est relevée et m'a annoncé qu'elle voulait rentrer à Montréal avec moi. Je lui ai aussitôt barré le chemin vers la voiture. Tout en la réconfortant, je lui ai expliqué l'importance de cette étape difficile pour mieux vivre son deuil. J'ai plaidé avec ardeur le fait qu'elle devait traverser cette épreuve avec sa famille et qu'elle s'en voudra de ne pas l'avoir fait.

Non seulement j'en étais sincèrement convaincue, mais il était absolument hors de question que je me tape cinq autres heures de route avec une pauvre Monique inconsolable. Elle s'est essuyé les yeux, m'a remerciée sur un ton solennel et s'est tournée vers la maison. Je l'ai aidée à porter ses valises. La tante de

Philippe m'a invitée à rester pour les funérailles du lendemain et m'a offert le canapé-lit du salon pour la nuit. J'ai décliné poliment son invitation en prétextant des obligations à Montréal. J'ai fait la bise à Monique, je lui ai donné une accolade, qui a déclenché une autre crise de larmes, mais heureusement sa sœur l'a prise en charge. J'ai fermé doucement la porte d'entrée sur ces deux Madeleine et j'ai lutté pour ne pas courir jusqu'à la voiture.

Samedi 19 mars 2011
20 h 11

Alexandre m'adresse un sourire et se dirige vers moi. En faisant de grands gestes à mon attention, il bouscule la serveuse, qui s'agrippe à son plateau rempli de cocktails. J'ai donné rendez-vous à Alexandre dans un bar *trendy* du Mile End. On peut y boire des cocktails exotiques en grignotant des tapas. Après minuit, l'atmosphère change et les passions peuvent se déchaîner, sur la petite piste de danse près du D.J. Mais je n'ai pas l'intention de rester aussi tard. Alexandre me fait la bise et s'assoit en face de moi avec enthousiasme.

— Sara ! Est-ce que je suis en retard ? Comme je suis content de te voir ! J'ai soif ! Qu'est-ce que tu bois ? me demande-t-il en saisissant le menu.

Sans me laisser le temps de répondre, il arrête la serveuse et commande sur un ton enjoué une bière et « la même chose pour madame ». Je regarde avec étonnement mon verre de vin plein aux trois quarts.

Je n'ai aucune difficulté à finir les deux verres ainsi que tous les autres qu'Alexandre commande avec entrain. Lui et moi avons fait nos études de droit ensemble et sommes demeurés très proches. C'est un ami formidable, toujours à l'écoute et prêt à rendre service. Depuis que nous nous connaissons, il ne

nous est jamais arrivé d'être célibataires en même temps. Ainsi, aucune ambiguïté sexuelle n'est venue brouiller les cartes entre nous. Heureusement, car notre amitié m'aide à comprendre la gent masculine, et vice-versa. Il travaille également dans un grand cabinet de Montréal et nous pouvons passer des heures à nous plaindre de notre situation d'avocats junior. J'en profite pour lui raconter en détail ma mésaventure avec Philippe en prenant de grosses gorgées de vin entre chaque phrase.

— Je ne comprends pas. Il insiste pour que je prenne mes vacances plus tôt que d'habitude – en mars – en raison de *son horaire à lui*. Il me propose une multitude de destinations de voyages. Il change d'idée chaque fois que je m'apprête à faire des réservations. Il finit par me sermonner en me disant qu'un peu de spontanéité me ferait du bien. J'accepte de jouer le jeu et de « partir à l'aventure ». Une semaine avant *nos* vacances, il m'annonce qu'il part en voyage de surf avec ses amis. Oh, je peux y aller avec eux, mais il m'explique que je risque de ne pas être très à l'aise parce que les autres ne seront pas accompagnés. Il me dit aussi que la mer est très forte, qu'il n'y a rien d'autre à faire que du surf, que Marc vient de se faire laisser et qu'il a envie de se retrouver entre copains... Bref, je ne suis pas vraiment la bienvenue. Peux-tu croire qu'Élise et Marie partent à la fin du mois de mai sur la Côte d'Azur et qu'elles m'avaient proposé de partir avec elles ? Mais je ne peux plus changer les dates de mes vacances, au bureau. J'ai tout fait pour les changer, mais c'est trop tard. Donc, je suis présentement en vacances, seule, à Montréal, en MARS !!!

— *Wow !* Daphnée me tuerait si j'annulais nos vacances. L'été dernier, elle m'a fait une crise pas croyable juste parce que je n'avais pas réservé une chambre avec balcon.

— D'ailleurs, elle n'était pas supposée venir boire un verre avec nous ?

— Elle va arriver un peu plus tard.
— Pourquoi Philippe agit comme ça, d'après toi ?
— Il ne s'est probablement pas posé de questions.
Il fait ses affaires et ce dont il a envie, c'est tout. J'ai l'impression qu'il ne réalise pas la chance qu'il a de t'avoir comme blonde, dit-il en cognant son verre contre le mien.
— Tu as tellement raison ! Je ne devrais plus me laisser faire ! C'est décidé : fini la Sara trop gentille !!!

Dimanche 20 mars 2011
2 h 40

Je me déhanche sur la piste de danse comme s'il n'y avait pas de lendemain. Je me sens souler et Philippe est le dernier de mes soucis. J'aperçois Alexandre et Daphnée, qui dansent un peu trop lascivement. De toute évidence, ils ont également trop bu. Je sens la sueur couler dans mon dos. Je danse avec encore plus d'énergie. J'ai la tête vide et c'est fantastique.

Dimanche 20 mars 2011
10 h 23

Ma main se promène sur la table de chevet à la recherche du combiné du téléphone. Le bruit de la sonnerie résonne jusqu'au fin fond de mon cerveau. Je réponds en balbutiant un léger « allô ». Je passe une main sur mon visage non démaquillé. Je suis rentrée aux petites heures du matin et je n'ai pas pris la peine de le nettoyer. C'est Philippe. Il a une petite voix. Je m'inquiète. Il n'a pas l'habitude de m'appeler lorsqu'il est en voyage. J'ai peur qu'il se soit blessé en faisant du surf. Je lui demande précipitamment ce qui lui arrive. Il ne répond pas. Je l'entends renifler.

— Qu'est-ce qui se passe, Philippe ? Est-ce que tout va bien ?

— Mon grand-père est décédé, tôt ce matin.

— Je suis vraiment désolée, mon chéri. Ça te fait beaucoup de peine ?

Je suis un peu étonnée de sa réaction. Je ne le croyais pas si proche de son grand-père. Ce dernier vivait en résidence depuis plusieurs années et je ne me rappelle pas que Philippe lui ait rendu visite depuis que nous sommes ensemble.

— C'est certain que ça me fait de la peine pour papi. Mais le problème, c'est que ma mère est toute seule à Montréal et ça l'affecte beaucoup. Je viens de lui parler ; elle est dans tous ses états.

— Je comprends, la pauvre. Tu vas rentrer pour les funérailles ?

— Ben non, je ne peux pas vraiment. Je me suis informé pour changer mon billet, c'est impossible.

— Il n'y a pas de vol ? Veux-tu que je vérifie ?

— C'est compliqué. Il n'y a pas de vol direct... Ça va me coûter cher en plus de tout l'argent non remboursable que j'ai déjà mis sur le voyage...

— Et tu t'inquiètes pour ta mère si tu ne reviens pas ?

— Le véritable problème est qu'elle doit aller à Chicoutimi mercredi et qu'elle n'a personne pour la conduire. Tu sais, elle ne voit pas bien de l'œil gauche.

— Qu'est-ce qu'elle préfère, l'avion, le train ou l'autobus ? Je vais aller vérifier les horaires tout de suite, dis-je en voulant me rendre utile et en m'asseyant sur le lit.

Philippe ne me répond pas. Je me demande si la ligne a coupé. Je fais un « allô ? » inquisiteur. J'entends des reniflements et un léger tousotement.

— Philippe, est-ce que ça va ?

— Je ne me sens vraiment pas bien. Je suis désolé de te demander ça, particulièrement en sachant que tu étais fâchée qu'on ne parte pas ensemble en vacances,

mais je suis vraiment mal pris, Sara. C'est ma mère, et son père est mort. Et tu sais, elle n'est déjà pas à l'aise en temps normal dans les transports publics, alors là, tu t'imagines... Je me demandais si tu pouvais la conduire à Chicoutimi.

— Hein ?

— Je sais que c'est vraiment une grosse faveur que je te demande.

— C'est combien de temps en voiture ?

— Quatre heures...

— Tu es certain ? Ce n'est pas plutôt cinq heures ?

— Pourquoi tu me le demandes si tu le sais déjà ? me répond-il.

Son ton agressif me surprend et me laisse sans mots.

— Excuse-moi, Sara. Je ne voulais pas être bête. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Je suis à bout de nerfs. Ça n'a aucun sens ce que je te demande. Je ne peux pas croire que ça m'arrive maintenant. J'ai travaillé comme un malade, ces derniers mois, et dès que je peux relaxer... Merde, je sens que mes palpitations recommencent. Je ne peux pas croire... Je suis désolé, Sara, je suis encore tout à l'envers...

Philippe ne parle plus. J'entends des reniflements encore plus forts. Il pleure. Misère... Je sens mon cœur flancher, même si une voix sourde me rappelle la cruelle vérité : 1) je travaille aussi fort que lui, sinon plus ; 2) moi aussi j'ai besoin de relaxer, et mes vacances sont à l'eau par sa faute ; 3) il ne ferait probablement pas ça pour moi – je dois le supplier à genoux pour le convaincre de venir souper dans ma famille une fois par année.

— Bon, ce n'est pas grave. Je vais aller avec ta maman à Chicoutimi. De toute façon, ce n'est pas comme si je faisais quelque chose pendant mes vacances...

— Je sais, et ça aussi c'est ma faute. J'ai gâché tes vacances. Je suis vraiment con. Je vais me rattraper, promis. Je t'emmène à New York en avril pour l'ouverture du restaurant. Tu vas voir, je vais te traiter comme

une reine. Merci, Sara. T'es vraiment la meilleure, je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Philippe raccroche sur ces belles paroles. Je me laisse tomber dans le lit. Je regarde les rideaux de lin blanc qui encadrent la fenêtre se soulever au gré de la brise glacée. Leur couleur claire contraste avec le gris foncé des murs de béton de douze pieds de hauteur. Je me suis battue avec cette fenêtre pour l'ouvrir avant de me coucher. C'était par plaisir et un peu par contestation. Philippe ne veut jamais ouvrir les fenêtres. Il fait de l'insomnie et chacun des petits bruits de la ville le tourmente. Je me convaincs que j'ai pris la bonne décision, malgré ce que j'ai pu me promettre hier en présence d'Alexandre. Il faut bien s'aider, entre amoureux.

Vendredi 6 mai 2011

18 h 22

Je tente désespérément d'attacher les agrafes de mon corset satiné. Philippe est revenu de son séjour à New York au début de la semaine. Il m'a surprise, à son arrivée, avec un immense bouquet de fleurs et un t-shirt I ♥ NY. Il a été de bonne humeur toute la semaine. Il s'est même excusé de son comportement en m'expliquant qu'il avait oublié sa promesse en raison des émotions causées par le décès de son grand-père. J'ai choisi de le croire. J'ai vraiment envie de mettre derrière nous nos discordes passées. J'ai décidé d'organiser un souper romantique à la maison. J'ai fait préparer le repas par le traiteur préféré de Philippe. J'ai acheté du champagne et du chocolat noir, mais le clou de la soirée est l'ensemble de lingerie dont je viens de faire l'acquisition. Il est absolument magnifique. Il s'agit d'un luxueux corset avec jarretelles et petite culotte assortie. Le tout est en soie fuchsia garnie d'une fine dentelle gris foncé. C'est la première fois que j'ose porter des dessous aussi sexy ! Je veux

remettre du « pétillant » dans notre vie de couple. Un seul petit problème : pas facile à enfiler seule, ce beau corset. Je me regarde dans le miroir avec exaspération. J'ai chaud tellement je me débats pour l'attacher. Je n'ai pas eu ce problème dans la boutique de lingerie fine, puisque la vendeuse a fait tout le travail. Ce n'est pas comme si je pouvais l'appeler pour qu'elle vienne ici me prêter main forte !

J'ai le souffle coupé, mais à force de contorsions j'ai finalement réussi à attacher le corset. J'enfile de longs bas résille de couleur chair que je fixe aux jarretelles. Je choisis une robe grise ajustée. La robe est assez sobre, mais lorsque je m'assois et croise les jambes, la petite boucle fuchsia de la jarretelle devient apparente sur ma cuisse. Très aguichant ! Je chausse des souliers vernis à talons aiguilles de couleur grise. Je regarde ma réflexion dans le miroir. En raison du corset, ma poitrine semble vouloir jaillir du décolleté de ma robe à chacune de mes inspirations. Je trouve ça drôle ; j'ai l'impression d'être une noble à l'époque de Marie-Antoinette !

Vendredi 6 mai 2011

19 h 53

Je suis assise seule à la table devant les entrées que j'ai minutieusement disposées dans leur assiette pour faire une belle présentation. Philippe est en retard. Il m'avait pourtant promis qu'il rentrerait tôt pour le dîner. Je tente de le joindre à nouveau sur son portable. Je tombe dans sa boîte vocale. Je reçois un message texte sur mon téléphone : « En meeting, texte-moi. » Je lui envoie un message pour lui demander à quelle heure il pense arriver. Après une dizaine de minutes, il me répond : « Gros meeting, mange sans moi, désolé. » Je suis extrêmement déçue et sens le chagrin m'envahir. Je lui demande s'il va rentrer tard.

Il me répond : « Dans une heure max. » Je décide de ne pas me laisser déprimer et me lève pour mettre les assiettes au frais. Je n'ai absolument aucune envie d'être de mauvaise humeur. Ce n'est pas grave, après tout, s'il arrive un peu plus tard. Je vais l'attendre. J'ai décidé de passer une belle soirée et c'est ce qui va arriver !

Vendredi 6 mai 2011

21 h 46

J'entends enfin la porte du condo s'ouvrir. Je vais accueillir Philippe en faisant un effort pour être joyeuse. Je m'approche de lui et l'enlace. Je remarque immédiatement qu'il sent l'alcool. Il me donne un baiser rapide et se dégage de mon étreinte. Il se dirige vers le salon en enlevant son veston.

— Je suis crevé...

— Est-ce que tu as faim ? J'ai mis le souper au réfrigérateur.

— C'est gentil, mais j'ai déjà mangé, répond-il en s'écroulant sur le sofa.

— Ah oui ? Tu as pris un verre aussi ? C'était où, ton meeting ?

— C'était au *Vin et Martini*, dit-il en allumant la télévision.

— Tu étais dans un 5 à 7 ?

— Mais oui, il y avait des clients importants. Tu le sais, Sara, comment c'est dans mon milieu. Combien de fois encore il faut que je te l'explique ? rétorque-t-il sur un ton déplaisant.

Je regarde Philippe assis sur le sofa. Qu'est-ce qu'il peut être bête lorsqu'il le veut. Je dois me raisonner pour ne pas entamer une dispute. Ce n'est pas vrai que je vais encore me chicaner avec lui. Je me convaincs qu'il doit simplement être fatigué. Je m'assois à côté de lui.

— Prends-le pas comme ça, je suis curieuse, c'est tout. Je me suis ennuyée.

— Je m'excuse, mon amour... J'ai eu une grosse journée...

— Est-ce que tu veux prendre un verre ? J'ai acheté du champagne !

— Non, j'ai assez bu. Mais toi, prends-en si tu veux.

Je ne vais pas ouvrir la bouteille seulement pour moi. Ce n'est pas grave, je la garderai pour une autre occasion. Je me rapproche de Philippe. J'essaie de m'asseoir dans différentes positions afin qu'il puisse remarquer ma jarretelle fuchsia. Je suis certaine que mes dessous vont complètement changer son humeur. Mes tentatives de mouvements suaves avec mes jambes n'ont aucun effet sur lui. Toute son attention est dirigée sur la télévision ; il est bien trop concentré par sa séance de *zapping*.

— S'il te plaît, mon chéri, peux-tu éteindre la télévision ? lui demandé-je en adoptant une attitude coquette.

— Pourquoi tu ne sors pas avec Marie ou Élise, ce soir ? propose-t-il au lieu d'éteindre l'appareil.

— Mais non. Je veux passer la soirée avec toi !

— C'est juste que... tu n'arrêtes pas de bouger. Si tu as un trop-plein d'énergie, ne te gêne pas pour moi ; tu peux sortir et aller danser avec tes amies.

Non mais je rêve ? Il ne comprend vraiment rien ! C'est absurde ! Est-ce qu'il faut que je porte une pancarte de femme sandwich mentionnant : « Je veux qu'on fasse l'amour comme des bêtes ! » ?

— J'ai envie d'être avec toi, Philippe. S'il te plaît, éteins la télévision.

Philippe obéit et se tourne vers moi. Son regard se pose sur le décolleté de ma robe. Enfin, nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses. Il fronce les sourcils.

— Ta robe est vraiment trop serrée. Je ne sais pas c'est quoi le problème, avec les filles, de toujours

vouloir porter du *small*. Tu sais, il n'y a rien de mal à porter du *medium*... Tu vas pouvoir respirer au moins.

Son commentaire a l'effet d'une douche froide. Je me sens soudain comme une vraie conne, assise sur le sofa à faire la belle. J'étouffe dans mon corset. Je me lève et me dirige vers la chambre à coucher. Je ferme la porte derrière moi. J'enlève ma robe et désagrafe le corset en quelques secondes. La frustration me rend efficace. J'enfile une paire de jeans et une camisole en dentelle. Et oui, c'est une *small*! J'envoie un message texte à Marie pour lui demander ce qu'elle fait. Je retouche mon maquillage devant la glace. Non mais, qu'est-ce que je peux être stupide! Je fais toujours des efforts monumentaux pour lui plaire et ça ne sert absolument à rien! Il ne le méritait même pas! Je m'étais pourtant fait la promesse de changer d'attitude.

Et moi qui ai été si facilement amadouée par ses fleurs et son chandail *cheap* probablement acheté en vitesse dans une boutique de l'aéroport. Vraiment, quelle conne! Je me sens humiliée. J'ai envie d'aller lui arracher la tête, mais je suis encore plus en colère contre moi. J'en fais trop: traiteur, champagne, dés-habillé... En plus, je passe la soirée à l'attendre pour finalement me faire rejeter! J'aurais dû changer mes plans à la minute où j'ai compris qu'encore une fois il avait décidé de ne pas rentrer souper sans m'avertir.

Marie me répond qu'elle est chez elle avec quelques amis et m'invite à aller les rejoindre. Je chausse les souliers vernis à talons hauts que je portais avec ma « robe trop serrée ». C'est beau avec mes jeans. Je sors de la chambre en nouant autour de ma taille la ceinture de mon *trench-coat* noir. Philippe a rallumé la télévision. Il ne s'est aperçu de rien. Je me demande si je pourrais être plus insignifiante à ses yeux.

— Je vais aller chez Marie, finalement.

— OK, bonne soirée! répond-il sans même se retourner.

J'attrape la bouteille de champagne qui est encore sur la table dans un seau à glace où il ne reste plus que de l'eau. J'ai besoin d'alcool. Je sors de l'appartement en vitesse en voulant absolument reléguer aux oubliettes ce misérable épisode de ma vie.





Sara Clermont, une avocate de vingt-huit ans qui travaille dans un grand cabinet de Montréal, réalise que sa vie ne prend pas la tournure souhaitée. Au bureau, elle hérite toujours de tâches peu intéressantes, alors que les gros dossiers sont confiés à des collègues moins scrupuleux qu'elle.

Sur le plan personnel, elle vit une relation à sens unique qui ne va nulle part. Un soir, lors d'un souper bien arrosé avec ses copines, elle décide de ne plus avoir peur du loup, c'est-à-dire de s'affranchir de toutes les craintes qui l'empêchent d'avancer. Elle veut briser sa routine de bonne petite fille pour prendre de front sa vie professionnelle et amoureuse. Sara risquera gros afin d'atteindre les plus hauts sommets. L'aventure est périlleuse et incertaine. Mais, qui sait, peut-être pourra-t-elle s'amuser un peu?

La trilogie *La Peur du loup* relate avec humour et réalisme les tribulations de Sara, Élise et Marie. Dans chacun des tomes, nous suivrons tour à tour une avocate qui aspire au succès, une ingénieure en aéronautique qui rêve de l'amour avec un grand A, ainsi qu'une comédienne croqueuse d'hommes qui veut vivre librement.



Annie Lemieux-Gaudrault signe, avec *Sara*, le tome 1 de sa trilogie *La Peur du loup*. Il s'agit d'un premier roman pour cette Montréalaise, avocate en droit du divertissement, qui aime dépeindre avec originalité les petits et grands défis de la femme moderne.

